

LA LIBERTÉ RETROUVÉE



MONTPELLIER 1944 – 2024 :
80^E ANNIVERSAIRE DE LA
LIBÉRATION DE LA VILLE



Chronologie de l'été 1944

Dès le débarquement en Normandie le 6 juin 1944, le processus de libération est enclenché dans le sud de la France. Montpellier est libérée le 23 août.

12 juin 1944 : À Montpellier, les miliciens ont évacué leur siège de la place de la Comédie pour s'installer à la caserne de Lauwe.

5 juillet 1944 : Bombardements alliés sur la gare d'Arènes de Montpellier visant des convois allemands. Des bombes tombent aussi sur plusieurs quartiers et font plus d'une soixantaine de victimes civiles et autant de blessés.

15 août 1944 : Débarquement des troupes alliées en Provence (opération Dragoon). Les gendarmes de l'Hérault passent au maquis, à la suite de l'accord de l'état-major de la gendarmerie avec la Résistance entre les 12 et 14 août.

17 août : Les colonnes de la 11^e Panzer reçoivent l'ordre de se replier par la vallée du Rhône. Cela correspond à environ 8 000 à 10 000 hommes dans l'Hérault.

19 et 20 août 1944 : Les troupes allemandes évacuent Montpellier et détruisent les installations téléphoniques, télégraphiques, les dépôts de vivres et de munitions.

23 août 1944 : Montpellier est libérée. Jacques Bounin, nouveau commissaire de la République, convoque la population et présente la nouvelle municipalité avec à sa tête Émile Martin.

25 août 1944 : Les combats de Montferrier durent la matinée. Les Allemands en fuite abandonnent vivres, carburant et quelques prisonniers. Dans la soirée, les maquisards de Bir Hakeim sont reçus triomphalement.

27 août : Gilbert de Chambrun dit « Carrel », chef FFI de la R3, fait son entrée officielle dans Montpellier au chant de La Marseillaise. Le lieutenant-colonel Leroy dit « de Villers » est nommé commandant d'armes de la place de Montpellier. En soirée, le ministre de l'Intérieur d'Astier de la Vigerie arrive à Montpellier.

28 août 1944 : Le ministre de l'Intérieur installe officiellement les représentants du Gouvernement provisoire de la République française en préfecture. L'armée régulière arrive à Montpellier.

2 septembre 1944 : À Montpellier, le général de Lattre de Tassigny, chef de l'armée B débarquée en Provence, passe en revue 2 000 soldats FFI.



Un large programme de commémorations

Durant cet été, un riche programme de conférences, animations, expositions, reconstitutions

historiques et cérémonies est offert. À partir de juillet, une exposition virtuelle intitulée « Montpellier, été 1944 » sera proposée par les archives sur son site internet : archives.montpellier.fr
Le 28 août à 20h45, le film *Diplomatie* de Volker Schlöndorff (2014) sera projeté en plein air sur le parvis de l'hôtel de Ville.

Du au 29 septembre, une exposition sur la Libération de Montpellier avec des « unes » du journal Midi Libre de 1944-1945 sera présentée sur le parvis de l'hôtel de Ville. Sans oublier l'Agora des savoirs du 18 septembre, avec Jean-François Muracciole, professeur d'histoire contemporaine à l'UPV et spécialiste de la Seconde Guerre mondiale, ainsi que quelques rendez-vous lors des Journées Européennes du Patrimoine les 21 et 22 septembre.

Programme complet sur montpellier.fr/80ans

LE LEXIQUE DE LA LIBÉRATION

Milice : Organisation politique et paramilitaire fasciste créée en janvier 1943 par le régime de Vichy. Elle était la police supplétive de la Gestapo.

Gestapo : police politique du III^e Reich chargée de lutter contre les opposants internes ou externes. D'une extrême brutalité, elle joua un rôle essentiel dans l'extermination des Juifs d'Europe.

FTP / FTPF : Francs-Tireurs Partisans est un mouvement de résistance communiste unifié, créé fin 1941. Il fusionnera avec les mouvements gaullistes pour former les FFI.

Liberté, Combat : Noms des mouvements de résistance avant leur unification sous la direction de Jean Moulin.

FFI : Les Forces Françaises de l'Intérieur sont le résultat de la fusion en février 1944 des forces de la résistance intérieure française (200 000 personnes en juin 1944).

80 ans de la Libération de Montpellier : un temps mémoriel, populaire et festif

Pouvons-nous imaginer l'émotion ressentie par la clameur de la ville quand les maquis de l'armée des ombres descendirent sur l'avenue de Lodève libérant la ville, la joie du défilé organisé en septembre en hommage aux troupes ? Assurément non, tant les années d'occupation furent souffrances, privations, deuil et infamie morale contre les juifs. Notre devoir est de nous souvenir et de faire mémoire pour l'avenir. À l'image de la Révolution Française, les années d'occupation, la Résistance, le combat contre les ténèbres que furent le régime nazi et ses collaborateurs de l'extrême droite façonnent l'identité de la France. Au moment où les derniers témoins peuvent encore prendre la parole, nous devons collectivement perpétuer la mémoire héroïque et sombre de la Libération de la France. C'est dans cet esprit que la municipalité a décidé d'engager de nombreuses manifestations pour retracer et faire partager la mémoire de cette période.

Le patrimoine mémoriel sera réhabilité, les geôles de Lauwe où la milice tortura et tua seront rénovées par des financements municipaux. Cela permettra aux professeurs d'enseigner et de transmettre sur cette période, en complément du travail mené par le Musée de la Résistance et de la Déportation de Castelnau-le-Lez. Nous porterons une attention particulière sur des faits historiques méconnus, comme les bombardements de juillet et août 1944. Célébrer les 80 ans de la Libération de Montpellier, c'est aussi évoquer des figures de la Résistance, comme le Père Parguel, Jean Baumel, Simone Demangel et d'autres, qui ont incarné le courage et l'honneur. Cette période est aussi celle de la création de *Midi Libre* qui fête en août ses 80 ans. Et puis nous devons célébrer cette Libération par un temps festif. C'est le sens des journées du 31 août et du 1^{er} septembre, entre reconstitution historique et bal populaire. Elles sont ouvertes à tous les Montpelliérains.

Soyons à la hauteur de l'esprit des libérateurs, de ceux qui se sont sacrifiés, de ceux qui ont survécu. C'est notre devoir, c'est mon engagement.

Michaël Delafosse

Maire de Montpellier
Président de Montpellier Méditerranée Métropole



© L. Séverac

Se souvenir pour se rassembler

La Ville de Montpellier entend célébrer dignement le 80^e anniversaire de sa libération. Cette commémoration doit s'étendre entre l'été 2024 et l'été 2025 pour nous mener jusqu'à l'anniversaire de la fin de la Seconde Guerre mondiale. Tout au long de cette année vont donc se succéder cérémonies patriotiques, dévoilements de plaques commémoratives, expositions, conférences, visites guidées des lieux de mémoire, bal populaire, etc. Quelques temps forts doivent être soulignés pour lancer ce cycle. Le 31 août, une reconstitution historique avec défilé de véhicules d'époque et un grand bal populaire le soir sur la place du Peyrou, où

nous pourrons danser au son du swing des années 1940. Le 1^{er} septembre, la grande cérémonie patriotique se déroulera sur la place de la Comédie. En septembre, une exposition sur la Libération de Montpellier sera présentée sur le parvis Georges Frêche de l'hôtel de Ville. Il s'agit de rendre hommage à celles et ceux qui ont combattu pour notre liberté entre 1940 et 1944, mais aussi de se rassembler, aujourd'hui, autour des valeurs qui fondent notre République. Le magazine dédié que nous faisons paraître symbolise cette ambition. Il entend faire connaître au plus grand nombre les moments, les actrices et acteurs majeurs de la Résistance et de

la Libération de Montpellier. Les articles ont été écrits en sollicitant des témoins, des membres des familles, des lycéens et lycéennes de notre ville. Ils sont richement illustrés grâce au travail de nos Archives municipales. Largement diffusé, il permettra à chacun de mieux connaître l'histoire de notre ville et la grandeur de celles et ceux qui se sont battus pour que nous vivions libres.

Sébastien Cote

Coordonnateur des commémorations des 80 ans de la Libération de Montpellier. Adjoint au maire de Montpellier délégué à la Protection de la Population, à la Tranquillité publique et aux Affaires militaires

« La liberté retrouvée » est un magazine spécial édité par la Ville de Montpellier dans le cadre du 80^e anniversaire de la Libération de Montpellier.

Directeur de la publication : Michaël Delafosse, maire de Montpellier, président de Montpellier Méditerranée Métropole. **Conception éditoriale et rédaction :** Jérôme Carrière, Maxime Revol, Andra Viglietti, Xavier de Raulin, Laurence Pitiot, Serge Mafoly, Fatima Kerrouche et Stéphanie Benazet-Iannone. **Photos :** Archives municipales de Montpellier, sauf mentions. **Couverture :** Robert Auclair - ECPAD - Défense. **Conception graphique :** @agencescoopcommunication - 15059-MEP. **Impression :** Impact. **Direction de la communication :** Ville de Montpellier : 1 place Georges Frêche 34267 Montpellier cedex 2 - 04 67 34 70 00 ou montpellier.fr





Tracts, journaux, actions d'éclats... Très vite à Montpellier, la Résistance s'organise.

La flamme de la Résistance

Si l'armistice du 22 juin 1940 suspend les combats et établit les conditions de l'occupation partielle de la France, à Montpellier comme ailleurs, plusieurs mouvements s'organisent pour maintenir allumée « la flamme de la Résistance ».

Trois mois après l'appel du 18 juin, lancé depuis Londres par le général de Gaulle, une première résistance s'organise à Montpellier. Autour du journal *Liberté* fondé par les professeurs de droit François de Menthon et Pierre-Henri Teitgen, le mouvement agrège de nombreux universitaires, comme l'anthropologue Claude Lévi-Strauss ou l'historien Marc Bloch. Imprimé à 50 000 exemplaires, distribué clandestinement, *Liberté* proclame dans son n° 1 publié le 25 novembre 1940 : « Nous refusons de nous avouer vaincus ».

Du journal clandestin aux actions d'éclat

Tracts anti-allemands, graffitis sur les murs, destruction des vitrines qui affichent des publications collaborationnistes, sabotages en tous genres... Très vite, l'action du groupe s'élargit, et depuis Montpellier diffuse son esprit de résistance vers Nîmes, Sète ou Perpignan. À Montpellier, la plupart des étudiants du groupe logent à la pension Guibal, à la villa Argentine de la rue Marcel-de-Serres, surveillée par la police

française et plus tard par la Gestapo. Un autre personnage suit de près le travail du mouvement *Liberté* qui s'affirme comme l'un des plus importants et des mieux structurés de la zone sud : Jean Moulin.

Naissance du mouvement *Combat*

Fin 1941, pour gagner en efficacité, le mouvement fusionne avec le réseau dirigé par Henri Frenay, ancien militaire en rupture avec son haut commandement. Le journal *Liberté* donne alors naissance à un nouvel organe de presse et au mouvement qui portera son nom : *Combat*. Cette fois la Résistance entre dans une nouvelle étape, multipliant en ville les actions d'éclat, dont plusieurs attentats à l'explosif. L'invasion de la zone libre par les Allemands en novembre 1942 oblige les responsables du journal à plonger dans la clandestinité. En janvier 1943, *Combat* et deux autres mouvements de la zone sud, *Libération* et *Franc-Tireur* fusionnent à leur tour et donnent naissance aux Mouvements Unis de la Résistance (MUR).

Les lieux empreints d'histoire

À Montpellier, certains lieux liés à des événements exceptionnels de cette période subsistent toujours, d'autres ont été démolis. Des visites guidées organisées par l'Office de tourisme permettront de faire revivre le passé. Par ailleurs, la Ville a choisi de perpétuer la mémoire de certains hommes et surtout de femmes ayant joué un rôle dans la Résistance, en donnant leurs noms à des voies publiques.

• Villa des Rosiers

Située au 3 bis avenue de Castelnaud dans le quartier des Beaux-Arts, à proximité de la caserne de Lauwe, elle fut réquisitionnée du 11 novembre 1942 au 19 août 1944 par la Gestapo et le Sicherheitsdienst (SD). À quelques mètres de là, au 6 avenue de Castelnaud, se trouvait la villa Saint-Antonin qui était le siège de la Gestapo. Un immeuble a été édifié à l'emplacement de cette dernière.

• Caserne de Lauwe

La Milice, organisation politique et paramilitaire du régime de Vichy, était installée dans la caserne de Lauwe de juin à août 1944. Ces geôles des martyrs de la Résistance, sises 4 rue du 81^e Régiment d'Infanterie dans le quartier Boutonnet, sont aujourd'hui propriété de l'État, et un internat d'excellence jouxte la parcelle. La Ville va procéder à la restauration de ces geôles.

• Prison de la 32^e

Dans cette prison militaire allemande, furent emprisonnées de nombreuses personnes dont les quatre lycéennes de Clemenceau : Noëlle Vincensini, Paulette Bertholio, Jeanne Bleton et Josette Peyre. Elle était située dans le



Caserne de Lauwe dans le quartier Boutonnet.

© Archives Ville de Montpellier - 6F1929_2

• Enclos Saint-François

Cette école fut un temps le refuge des « enfants juifs d'Izieu » déportés à Auschwitz en juillet 1944. Elle se trouvait au 18 avenue de Castelnaud dans le quartier des Beaux-Arts. Ce lieu est toujours un établissement d'enseignement catholique.

• Gare de triage d'Arènes

Cette ancienne gare était le dépôt de machines. Elle était dotée d'une rotonde endommagée par des bombardements aériens en 1944 et détruite en 1970. Elle était située le long du boulevard Jacques Fabre de Morlhon. Les bombardements sur cette gare visaient des trains allemands.

• Lycée de jeunes filles Clemenceau et lycée de garçons

Ces établissements accueillirent des jeunes résistants. Le lycée Clemenceau est toujours situé 31 avenue Georges Clemenceau. Le lycée de garçons était à l'époque installé dans l'actuel musée Fabre, 39 bd Bonne Nouvelle. Depuis 1947, il a déménagé au cœur de la citadelle. Il est connu sous le nom de lycée Joffre.

quartier Gambetta, rue de la 32^e. Seule une stèle commémorative indique le lieu aujourd'hui Clinique Mutualiste.

• Villa Argentine

À proximité des Arceaux, au 34 rue Marcel-de-Serres, c'est dans la villa de Marthe Guibal, une pension pour étudiants, que fut constitué dès 1940 le mouvement « Liberté », un des premiers groupes de résistance en zone sud. Le lieu hébergeait, entre autres, un poste radio-émetteur.

• Appartement de la famille de Jean Moulin

Au 21 Grand'Rue Jean-Moulin, en plein cœur de ville. L'appartement de la famille de Jean Moulin, longtemps occupé par sa sœur Laure, fut un lieu important de la Résistance.

21 Grand'Rue : chez les Moulin

Le domicile familial, où a longtemps vécu Laure Moulin, est aussi un lieu important de la Résistance. C'est ici, lors de visites clandestines, que Jean Moulin a travaillé à l'unification des mouvements. Et il a aussi rédigé son livre *Premier combat*.

Le 27 mai 2023, la Ville de Montpellier a donné le nom de Laure Moulin à la promenade des Arceaux. Un hommage adressé à une enseignante de lettres qui a exercé à Montpellier, une des quatre premières élues au conseil municipal en 1945, et à une femme résistante. À côté de l'arche du Peyrou, où a été pris le portrait du héros de la Résistance, son frère. Les voici réunis dans un cheminement mémoriel.

Laure et Jean Moulin

Laure était de 7 ans l'aînée de Jean. Si elle est née à Saint-Andiol, berceau familial des Alpilles, et lui à Béziers, c'est à Montpellier qu'ils ont effectué leurs études. Les lettres et les langues pour elle, le droit pour lui. Grâce à un appui de son père, Jean Moulin obtient un travail étudiant à la préfecture comme adjoint de chef de cabinet. Il apprend la haute administration. Lorsque Jean Moulin quitte Montpellier pour Chambéry, c'est bien l'ancien secrétaire général de la préfecture de Montpellier, devenu préfet de Savoie, qui tient à le faire venir. Il sera à Albertville le plus jeune sous-préfet de France, à 26 ans.

Une vie dans l'ombre

Après avoir enseigné à Béziers, Laure Moulin est nommée en septembre 1937 à Montpellier, au collège Legouvé (aujourd'hui Clémence Royer). Les parents Moulin quittent Béziers pour rejoindre leur fille. La famille s'installe en janvier 1938 au 21 Grand'Rue. Hélas, Antonin, le père, décède en avril à Saint-Andiol. Laure vivra avec sa mère, Blanche, jusqu'en 1947. Ce domicile familial du 2^e étage est aussi un lieu important de la Résistance. Laure y a habité durant 26 ans, Jean y venait souvent de nuit. « *Laure a toujours vécu dans l'ombre de son frère et elle a été une aide très précieuse. On peut dire que, dès que la maman était couchée, ils codaient et décodaient des messages*, précise Gilbert Benoît, son petit-cousin. *Dans cet appartement, Laure a caché derrière la tapisserie le document autographe du général de Gaulle.* »

Journal posthume

C'est au 21 Grand'Rue que Laure Moulin a reçu le 19 octobre 1943, vers 12h30, un envoyé de la Gestapo de Montpellier. Il venait annoncer à Blanche Moulin la mort de son fils Jean, ancien préfet. Bien que meurtrie, Laure cacha l'information à sa mère et dès le surlendemain, prenant des risques inouïs, se rendit à Paris, au siège de la Gestapo, pour demander où se trouvait le corps. La famille ne recevra l'acte de décès que le 2 mai 1944... C'est aussi en ce lieu que Jean Moulin a rédigé au printemps 1941, pendant l'une de ses visites, ce qui deviendra son journal posthume. Laure Moulin le fera paraître en 1947. *Premier combat*, seul ouvrage préfacé par le général de Gaulle, relate les sombres journées de juin 1940 à Chartres, comme préfet d'Eure-et-Loir. Laure avait caché le manuscrit en Provence.



En plus de l'entrée principale au 21 Grand'Rue, le domicile des Moulin présentait la particularité d'offrir une entrée secondaire à hauteur du 6 de la rue des Étuves. Un hall traversant idéal pour Jean Moulin. Ses entrées et sorties clandestines s'en trouvaient facilitées...



Cécile, petite-cousine de Jean Moulin, et Gilbert Benoît sont les ayants droit de l'unificateur de la Résistance. Ils résident sur le territoire métropolitain. Entretien.

Quel est votre rôle concernant la mémoire de Jean Moulin ?

Mon épouse et sa sœur ont hérité de la maison familiale des Moulin, à Saint-Andiol. Le moins que nous puissions faire était de classer et protéger les archives pour qu'elles ne se délitent pas. On a commencé il y a près de 20 ans à les publier sur un site internet (jeanmoulin.fr). Laure Moulin avait tout gardé. Nous avons ajouté des choses qui avaient été léguées à des musées et on a insisté sur les trois facettes de l'homme : l'artiste, le préfet et le résistant.

Êtes-vous régulièrement sollicités ?

Très souvent, mais on y répond volontiers. Nous avons participé à un documentaire sur Arte (*Romanin, l'autre Jean Moulin*) il y a deux ans et il y aura bientôt sur France 3 une émission sur *Jean Moulin le Provençal*. Nous faisons souvent des conférences et allons aussi dans les écoles. Mario Soares, l'ancien président portugais, était un grand admirateur de Jean Moulin. En 2021, son fils a voulu commémorer le passage de Jean Moulin à Lisbonne en 1941, ville où il a rédigé son rapport pour de Gaulle. Nous y sommes allés pour inaugurer une plaque.

La relation entre Jean et Laure Moulin était d'une grande proximité.

C'est un rapport de frère et sœur qui vient de loin et surtout du père. Antonin Moulin a eu une très grande influence sur les enfants. C'était un républicain convaincu. Laure et Jean étaient très soudés après le décès de leur grand frère Joseph, à 19 ans. Jean avait alors 7 ans et ça l'a beaucoup marqué. Laure a vécu à travers son frère. Elle a toujours cherché à le défendre. Entre ses voyages, son travail et ses activités pour son frère, elle était très prise.

Le n° 21 Grand'Rue Jean Moulin à Montpellier est un lieu important de l'histoire de la Résistance. Quelle orientation souhaiteriez-vous qu'il prenne ?

C'est une question difficile. Cet appartement, sans qu'on le souhaite, est sorti de la famille. On ne peut donc plus rien faire.



Cécile et Gilbert Benoît entretiennent la mémoire de Jean Moulin et des siens.

© F. Damerjii

Tout ce qui peut rappeler la mémoire de Jean Moulin et de ses camarades de résistance est bon à prendre. De notre côté, après de nombreuses batailles, on a été très heureux que la maison natale de Jean Moulin à Béziers devienne une Maison des Illustres et puisse être visitée. Même s'il y a des contraintes, pourquoi ne pas faire pareil à Montpellier ? On peut aussi envisager des photos en bas, dans les parties communes.

Une promenade Laure Moulin a vu le jour non loin du lieu où a été pris le célèbre portrait de son frère, au Peyrou. Cette association mémorielle vous convient-elle ?

Nous n'avions pas eu de sollicitations de Montpellier depuis longtemps. Aussi, nous avons été très sensibles au fait que sa sœur Laure soit associée aux hommages à son frère. Car elle a eu une grande importance dans la vie de Jean Moulin résistant. Quand il est revenu de Londres et a regagné Montpellier, il a commencé le travail d'unification de la Résistance. Laure est devenue sa secrétaire naturelle pour coder et décoder des messages. Mais, elle n'a jamais recherché à se rapprocher des mouvements de résistance locaux. Elle ne voulait pas prendre le risque d'être arrêtée et de mettre son frère en danger.



Laure Moulin a vécu à travers son frère et fut son premier soutien.



La Ville de Montpellier a obtenu l'autorisation de graver le nom de Jean Moulin sur son Monument aux morts, au titre du dernier domicile connu. Quelle est votre réaction ?

C'est une très bonne nouvelle. Mais ce qui est encore plus important qu'un nom sur un Monument aux morts serait que les Français gardent un souvenir de l'action réelle de Jean Moulin. Beaucoup encore connaissent son nom et sa panthéonisation. Mais peu de gens connaissent l'importance de son action. Tout le monde connaît celle du général de Gaulle. Mais celle de Jean Moulin est aussi importante.

La Résistance au sein de l'administration

Avec les universités et la caserne des pompiers, la mairie de Montpellier fut un haut lieu de la Résistance. Jean Guizonnier et Jean Baumel, figures emblématiques de cet engagement patriotique, et du réseau NAP (Noyautage des Administrations Publiques), ont tous deux été arrêtés dans leurs bureaux de l'Hôtel de Ville, alors situé place de la Canourgue.



Nous ne pouvons pas oublier l'idéal de ceux partis en fumée ou fusillés : restaurer la liberté et la fraternité humaine dans un régime social digne de la France. Croyez-moi ces mots abstraits ne sont pas vides de sens !



Jean Baumel,
résistant déporté.

Jean Guizonnier, directeur des travaux publics et capitaine des pompiers responsable de la défense passive, membre du réseau *Combat*, est assassiné par la Milice peu avant la Libération de Montpellier. Son corps supplicié sera retrouvé dans un remblai de la caserne de Lauwe, prison et centre de torture sous Vichy. Le 9 septembre 1944, ses obsèques publiques rassemblent une foule nombreuse et émue. Ce Polytechnicien



Jean Guizonnier, martyr de la Résistance assassiné par la Milice.

© Archives de Montpellier

protestant mobilisé en 1918, puis officier de réserve prisonnier en Allemagne pendant deux ans, est l'archétype du martyr de la Résistance. *« Son histoire mérite d'être connue. Il est très rare qu'une caserne de pompiers porte le nom d'une personne, pour vous dire la force du symbole. Le capitaine Guizonnier était un sacré personnage, avec des valeurs morales solides. Il a dû affronter des épreuves difficiles et a payé de sa vie son engagement dans la Résistance »*, souligne Jean Tavoillot, adjudant-chef au CSP Jean Guizonnier, co-auteur avec Pierre Dumont d'un ouvrage sur cette figure montpelliéraine.

« PAPA PARLAIT PEU DE CETTE PÉRIODE »

Jean Baumel, secrétaire général de la mairie, responsable notamment du réseau *Mithridate*, est lui arrêté en février 1944. Interné à la prison du 32^e, puis torturé Villa des Rosiers par



Jean Baumel, arrêté et torturé en février 1944, a survécu à la déportation.

© Famille Baumel

les Allemands, le n° 185.025 pèse 37 kilos à son retour de déportation, pendant laquelle il côtoie Robert Desnos, dont il parvient à sauver le dernier poème. « *Comme la plupart des résistants que j'ai rencontrés, Papa parlait peu de cette période. Mais, il montrait souvent son tatouage de déporté. Il s'est décidé à raconter son histoire par écrit en 1974. C'était un homme fin, curieux, généreux. Il avait un grand sens de l'intérêt général et était capable de prendre des risques. À son retour de déportation, Papa était malade et épuisé... Mais à nos côtés ! Il a été rapatrié et soigné à Lyon grâce au docteur montpelliérain Antonin Balmès. Aujourd'hui, je crois que notre pays a besoin de vigilance, car les heures noires peuvent toujours revenir...* », raconte Marie-France Serrou, fille de Jean Baumel.

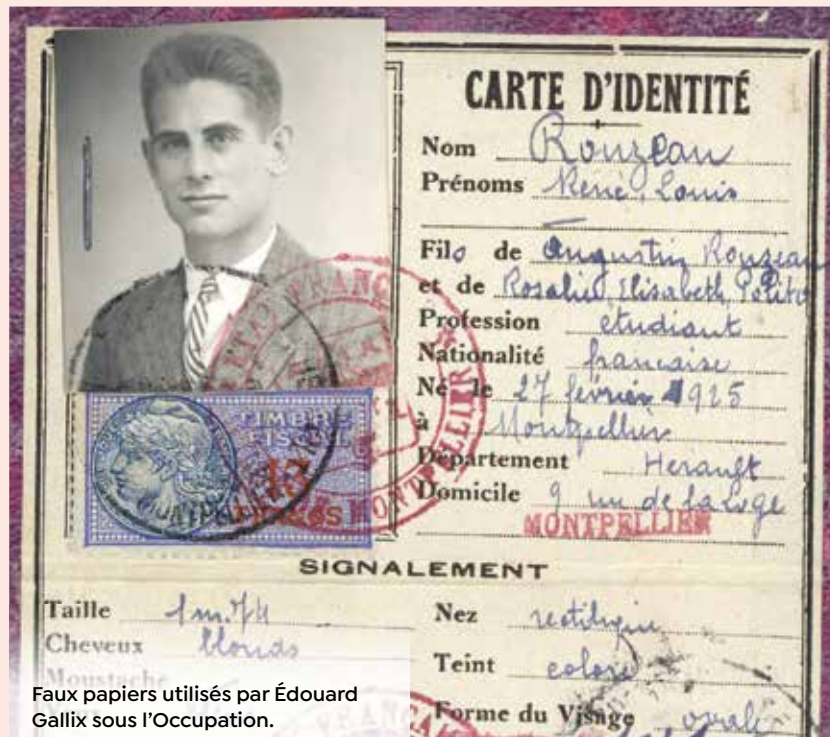
ESPIONNAGE, FAUX PAPIERS, AIDE AUX MAQUIS...

Les deux cadres locaux de la Résistance menaient des actions variées prenant leurs sources dans l'administration publique. Fabrication de faux papiers, détournement de tickets de rationnement, comme le vol de 30 000 tickets du stock du Pavillon Populaire en novembre 1943, approvisionnement des maquis, assistance aux juifs persécutés, préparation de la Libération... Les résistants envoyaient aussi des informations stratégiques à Londres via l'émetteur clandestin installé villa Argentine : les plans de l'aéroport de Fréjorgues ou celui des défenses côtières allemandes de Perpignan à Nîmes, les mouvements des troupes nazies, ou bien encore les résultats du bombardement de la gare de triage d'Arènes en juillet 1944.



L'adjudant-chef Jean Tavoillot, et la voiture de fonction d'époque de Jean Guizonnier, conservée dans la caserne des pompiers qui porte son nom.

© L. Séverac



Faux papiers utilisés par Édouard Gallix sous l'Occupation.

© Archives de Montpellier

Les frères Gallix, résistants de la première heure

Édouard, futur architecte de la Paillade, décoré de la médaille du Combattant volontaire de la Résistance, et son frère Maurice Gallix sont étudiants lorsque la guerre éclate. Ils s'impliquent dès décembre 1940 dans la Résistance, au sein du réseau *Liberté*. À la suite de son arrestation en mai 1942, Vincent Badie, son avocat, obtient un non-lieu pour Édouard. Après un passage en résidence surveillée, malade, celui-ci vit la fin de la guerre en semi-clandestinité. Son frère aîné Maurice, en danger après l'arrivée de la Gestapo en zone libre, passe en Espagne au printemps 1943. Il rejoint ensuite le Maroc et la division Leclerc alors en formation. Il participera à la Libération de Paris et de Strasbourg avec la 2^e DB. « *Mon grand-père Maurice a toujours été pudique et humble sur cette période. Il en a peu parlé. Il avait 20 ans, il était idéaliste et marqué par sa lecture de*

L'Espoir de Malraux. Sans famille et sans situation professionnelle à ce moment-là, cela a pu faciliter son engagement. Il n'avait également pas supporté le sort réservé à nos compatriotes juifs, importants dans l'histoire de Montpellier, par des fascistes se disant patriotes », raconte Guillaume Gallix, son petit-fils.

Graffitis patriotiques, plasticages et FFL

Les deux frères ont commencé par des graffitis patriotiques sur les murs de Montpellier. Puis, leur action s'est intensifiée : missions de courrier et de renseignement, fabrication et diffusion de tracts, journaux clandestins, faux papiers... Leurs plus hauts faits d'armes restent le plasticage de locaux de mouvements collaborationnistes ou de boutiques affichant le portrait de Pétain. Ces attentats n'ont fait aucune victime.

« Les 4 petites de Montpellier »

Élèves du lycée Clemenceau, elles ont été déportées en 1944 à Ravensbrück pour leurs activités dans la Résistance. La vie de Jeanne Bleton, Josette Peyre, Paulette Bertholio et Noëlle Vincensini, a basculé dans l'horreur au camp de travail de Neubrandenburg. Très unies, elles ont survécu grâce à leur amitié, leur volonté et leur courage.

En internat au lycée Clemenceau, une amitié se noue entre la lycéenne Noëlle Vincensini (No), 17 ans, et un trio d'étudiantes de l'école normale d'institutrices : Paulette Bertholio (Poune), 20 ans, Jeanne Bleton (Nane), 20 ans, et Josette Peyre (Jotte), 21 ans. Elles sont pleines de joie de vivre. Leur jeunesse révoltée défie les temps obscurs et elles rejoignent la Résistance. Leur activité clandestine commence par la distribution de tracts, jusqu'à la livraison d'armes vers le maquis cévenol ou entre Narbonne et Nîmes. Noëlle est membre des francs-tireurs et partisans français, le trio fait partie de l'Armée secrète. Avec d'autres camarades, elles sont arrêtées par la Gestapo dans leur planque aux Aubes, le 20 juin 1944. Elles ne sont pas ménagées et passent de sales moments à la villa des Rosiers ou à la prison de la 32^e.

Une incroyable solidarité

Au printemps 1944, les voici placées dans des wagons à bestiaux pour un voyage vers l'enfer. Direction le camp de concentration de Ravensbrück. Puis, elles se retrouvent dans un kommando de travail à Neubrandenburg. « *Je ne vais pas épiloguer sur toutes nos misères, écrit Jotte le 27 février 1945 à Nane, pour son anniversaire, mais je veux te dire que je connais toutes les tiennes.* » Au camp, les aînées les ont surnommées « Les 4 petites de Montpellier ». Grâce à leur incroyable solidarité, elles ont pu tenir le coup contre la faim écrasante, le froid cinglant, la puanteur insupportable, les poux, la brutalité des "Offizierin", le travail forcé pour l'usine Siemens, l'odeur de la mort et le manque de sommeil. « *Réveil brutal en pleine nuit par la sirène sous prétexte d'une "fouille" au block. Et c'est l'Appellplatz sous la lune, quand ce n'est pas sous la pluie ou la neige. De vrais déments, ces SS* », se souvient Jeanne.



Jeanne Bleton (1924-2016), Josette Peyre (1923-1984), Paulette Bertholio (1924-1999), Noëlle Vincensini (1927).

La défaite arrivant, les Allemands conduisent les déportées dans une marche de la mort. Presque à bout de forces mais revigorées par un morceau de sucre tendu en chemin, elles réussiront à s'évader en avril 1945. Méconnaissables mais debout ! Elles sont restées liées toute leur vie mais n'ont rien raconté de l'horreur à leurs proches. Noëlle, Jeanne et Josette ont laissé des écrits. « *Je me sentais une responsabilité d'en faire quelque chose et de reconstituer leur histoire en un livre. La résistante Germaine Tillion aussi était à Ravensbrück* », confie Yves Baudier, dont le père était cousin de Jeanne. Ces « 4 petites de Montpellier » doivent rester dans nos mémoires.



Se souvenir de leur histoire

Thierry Dubois,
fils de Josette Peyre, étudiante au lycée Clemenceau

Un certain voyage, le livre que nous avons publié en 2020 avec Renaud Dubois, mon frère, Mariette Barraud et Yves Baudier, fille et petit-cousin de Jeanne Bleton, est composé du manuscrit de Jeanne et de lettres de ma mère. J'avais 29 ans quand elle est décédée en 1984. Je suis allé à plusieurs reprises à Ravensbrück, la première fois en 1972, un lieu saisissant d'effroi où des milliers de femmes sont parties en fumée. À mon retour, malgré mes questions, elle n'a rien voulu dire. J'ai découvert ses lettres et la femme militante qu'elle était longtemps après sa disparition. Mon rapport à la déportation est engagé, mon père lui aussi fut déporté à Dachau. Durant le Covid, j'ai exhumé des archives et entrepris des recherches. Mariette, la fille de Jeanne, m'informe que son cousin Yves Baudier s'était lancé dans un travail identique. De nos démarches conjointes est né cet ouvrage. Il est aussi en libre accès sur Internet avec des compléments. Le besoin de transmettre s'est imposé à moi. J'ai pensé à mes enfants et petits-enfants. C'est une histoire dont il faut se souvenir, surtout en ces temps où les bruits de bottes résonnent à nouveau en Europe.
uncertainvoyage.hubside.fr/compléments



Noëlle Vincensini, la révoltée

Aujourd'hui, à 97 ans, Noëlle Vincensini ne quitte plus son appartement d'Ajaccio. Ses quatre enfants, dont le père est l'écrivain Jean-Pierre Chabrol, se relaient auprès d'elle. Le roman de sa vie serait celui d'une héroïne de la nation qui, à 18 ans, était déjà ancienne combattante et revenue de déportation, comme ses trois amies (*lire ci-contre*). C'est la dernière en vie « des quatre petites de Montpellier ». Née en Haute-Corse, Noëlle Vincensini a 14 ans en 1941, quand elle découvre Montpellier, où vit une tante, et le lycée Clemenceau. Bien que la plus jeune, elle embarque ses copines dans

le militantisme résistant. Révoltées, arrêtées, emprisonnées, déportées, libérées, elles ont tout connu ensemble. Elles n'ont jamais été séparées. De retour à la vie, Noëlle Vincensini est élue à Palaiseau, milite au PCF, rencontre le père de ses enfants et croise la route de Brel, Aragon et Brassens, qui fera d'elle sa *Pénélope*. Dès 1970, elle retrouve l'île de Beauté et d'autres combats. Elle crée Balbuzard, radio pirate pour lutter contre le monopole d'État sur l'information puis, en 1985, porte le collectif anti-raciste *Ava Basta* contre toutes les formes de discriminations. Toujours en lutte.

D'une mémoire à l'autre

Le 2 avril, Olivier Chabrol, fils de Noëlle Vincensini, a rencontré des lycéens de Clemenceau ⁽¹⁾, où sa mère était scolarisée à leur âge. Extraits.

Comment votre mère a-t-elle vécu la guerre ?

Dans les premiers temps d'avant-guerre, c'était une petite paysanne de la montagne corse qui n'avait pas douze ans. Elle pensait que les responsables de l'époque étaient mal partis dans l'idée qu'elle avait du rapport des forces et de ce qu'allait faire l'Allemagne. Alors, elle a écrit au gouvernement et a reçu une réponse d'un gradé lui disant que ses sentiments l'honoraient mais il fallait qu'elle pense à ses études. Signé lieutenant-colonel Charles de Gaulle !

Quels ont été ses actes de Résistance ?

Elle a agi toute sa vie mais ce n'est pas une grande bavarde. Je sais qu'elle a d'abord glissé en cachette des tracts anti-allemands dans une librairie à côté du lycée qui faisait en vitrine de la propagande nazie. Elle a aussi fait du transport. Un jour, elle s'est retrouvée devant un car et portait deux sacs lourds remplis d'armes. Un officier allemand l'a aidée à les monter.

Est-ce qu'elle a été torturée ?

Arrêtée par la Gestapo à Montpellier, elle a été conduite à la prison de la 32^e. Elle



Durant une heure, Olivier Chabrol a raconté les combats de sa mère à des lycéens.

en parle dans son livre ⁽²⁾. Elle a été torturée puis hissée à une poutre avec les bras attachés dans le dos. Ils ont pensé la faire craquer car c'était la plus jeune. Ma mère disait qu'ils se sont trompés, car la jeunesse est butée.

Dans quel état était-elle au retour de déportation ?

Elle avait de gros problèmes de santé et les organes sens dessus dessous. Un médecin lui a dit que la meilleure chose à faire pour remettre tout en place était une grossesse. Et ce fut moi !

Après Ravensbrück, elle a revu ses amies ?

Nous sommes allés à Ravensbrück plusieurs fois avec mes trois sœurs, nos enfants et d'autres. Quand nous étions petits, elle ne parlait pas de ce qu'elle avait vécu. Avec ses amies, elles sont restées très liées vu leur histoire commune. J'ai passé toute mon enfance avec ces femmes. Leurs enfants sont comme des cousins germains.

1. Issu d'un échange d'une heure avec Joackim Renard, Gurkan Karakaya et Sinead Draoulec, élèves de terminale au lycée Clemenceau.

2. « Le morceau de sucre et autres récits », éditions Albiana.

L'abbé Parguel : un rassembleur

Personnalité montpelliéraine liée à la paroisse Sainte-Bernadette, dont une avenue porte le nom, ce prêtre a été arrêté pour ses activités dans la Résistance puis déporté. Dès son retour des camps, il a été l'un des premiers à écrire un livre témoignage.

Quand le lecteur referme *De mon presbytère aux bagnes nazis*, le livre de l'abbé Paul Parguel, écrit en deux mois dès son retour de Déportation, il s'incline devant la force d'un tel récit et l'absence du moindre ressentiment dans sa narration. Même après avoir connu l'horreur des camps, celui de Neuengamme surtout, l'homme d'Église maintient sa foi inaltérable en l'homme. Éprouvé dans sa chair, il le sait pourtant capable du pire.

Oncle Paul

Issu d'une famille catholique millavoise, Paul Parguel avait onze ans lorsqu'il a confié à ses frères vouloir devenir prêtre. Ordonné en 1922, il fonde la paroisse Sainte-Bernadette à Montpellier en 1938. Aujourd'hui encore, elle est indissociable de son souvenir. Parce qu'il repose sur son parvis mais aussi par la trace laissée. « *J'ai eu la chance après la guerre de connaître oncle Paul. Il était imposant par sa carrure, avec sa longue soutane à boutons et ses lunettes écaille marron foncé. Son livre nous a fait connaître son dramatique témoignage de la vie des camps. Nous avons de l'admiration pour lui tant il semblait déjà un grand homme empli de pardon et d'humanité* », témoigne Martine Jeanneret, petite-nièce de l'abbé.

Cueilli dans son presbytère

Parmi les initiatives solidaires de l'abbé Parguel, la construction d'une grotte semblable à celle de Lourdes, déplacée face à l'entrée de la paroisse, voulue pour les malades de ce quartier au milieu des hôpitaux. Ou encore la colonie de vacances, créée dans son Aveyron natal, pour les orphelins de guerre. L'abbé s'occupait de tout le monde, paroissiens et habitants. Mais, le 8 mars 1944 au soir, c'est la Gestapo qui s'est occupée de lui, en le cueillant dans son presbytère. On lui reprochait un trafic de cartes d'identité et l'organisation de parachutages d'armes. La suite est connue. Questionné puis torturé à la



L'abbé Paul Parguel a été une figure de la résistance spirituelle.

© DR

prison de la 32^e, il garda le silence. Puis, comme des milliers d'autres, il a vécu les affres de la déportation.

Dans son livre, à l'approche de Noël 1944, il raconte que « *les jours et les semaines se succédaient sans que rien vînt nous faire espérer la fin de nos tortures. Les nouvelles les plus diverses, contredites aussitôt, achevaient souvent de tuer tel ou tel qui avait mis là tout son espoir : déçus, beaucoup abandonnaient la lutte et se laissaient mourir.* » Lui est revenu. Et il a repris son ministère jusqu'en 1960, porté par des sentiments de bienveillance et de patriotisme au moins égaux à ses convictions religieuses.



“Un prêtre avant-gardiste”

Didier Mombelli,
président de l'association
Paul Parguel

Quel est le rôle
de l'association ?

Elle a été créée en 1980 avec pour missions de continuer à aménager les locaux, créer du lien au sein de la paroisse Sainte-Bernadette, à travers des animations ou la fête paroissiale, et d'entretenir la mémoire du père Parguel, en évoquant à la fois l'homme, le prêtre et le résistant.

Pourquoi son souvenir
est aussi présent ?

Ses activités de prêtre, résistant et déporté en ont fait une personnalité de la ville, et il a développé cette paroisse. À son arrivée, il n'y avait que le presbytère. Tout le reste (grotte, petite et grande églises), il l'a bâti. Des paroissiens ont vu en lui un père, un frère ou un ami. Il reliait tellement de gens. Il est à l'origine du cinéma (actuel Utopia) géré par des paroissiens. L'abbé a créé la colonie de Saint-Jean-du-Bruel, où il accueillait les pupilles de la Nation.

L'association veut parler
de lui aux jeunes ?

Oui. Il a été un des premiers à raconter son calvaire en prison et en déportation. Il y a dix ans, nous avons réédité son livre en ajoutant des témoignages pour le rendre plus vivant. L'an dernier, un petit journal sur sa vie a été imprimé et nous souhaitons l'adapter en roll-up pour aller vers les enfants des écoles du quartier avec une exposition itinérante.

Simone Demangel

L'âme résistante

Simone Demangel (1903-1995) a été une grande résistante. Cette Montpelliéraine, issue d'un milieu intellectuel, mère de trois enfants, s'est lancée dans les activités clandestines en dépit des graves dangers qu'elle courait. Son parcours héroïque a été récompensé par la Légion d'honneur.

Montpellier, 1943. Il n'était pas rare que la Gestapo entreprenne des rafles surprises dans les cinémas ou les magasins pour tenter de débusquer les « terroristes » communistes et gaullistes. Les Allemands vérifient minutieusement les cartes d'identité. Ils savent que les faux papiers sont courants chez les Résistants. Femmes, hommes, jeunes, vieux, les prises du jour sont acheminées vers la sinistre villa des Rosiers. Simone Demangel fait partie du lot. Elle ne laisse rien paraître de sa crainte. Pourtant, depuis trois ans déjà, elle fabrique des faux papiers destinés principalement à des familles juives qu'il s'agit ensuite de faire passer clandestinement en Espagne. Les tampons illégaux sont cachés sous le lit de sa fille aînée, Marie-Claire. Au siège de la Gestapo, les heures passent, dans l'attente du coup de téléphone de la Préfecture. « *Simone Demangel née Gillet ! C'est bon, rentrez chez vous.* »

Recherchée par la Gestapo

Rien de suspect dans la vie de cette mère de famille respectée, fille d'un Académicien et épouse du directeur de l'École française d'Athènes. Rentrée à Montpellier en 1940, sans lui qui est resté en poste, Simone n'a pas attendu l'invasion de la zone libre en 1942 pour se lancer, au côté de l'ancien maire, Paul Boulet, dans la Résistance à l'occupant. Mais l'étau se resserre. En janvier 1944, la Gestapo frappe à sa porte. Prévenue à temps, Simone s'est réfugiée chez une amie, avec ses filles. Marie-Claire se souvient : « *Cette amie a convaincu maman que la situation était trop dangereuse et qu'il fallait qu'elle nous mette en sécurité. Nous sommes donc parties à Paris chez ma grand-mère et maman a plongé dans la clandestinité.* »

Maman est vivante

À 40 ans, Pauline (son nom de résistante, choisi en hommage à l'une de ses tantes) trouve refuge

à Clermont-l'Hérault et devient agente de liaison entre les groupes de résistance de Montpellier et de l'arrière-pays. Logée chez la postière, Mme Delmas, elle sillonne les chemins, la nuit comme le jour, sur son vélo, faisant passer les messages, prenant contact avec le maquis Bir-Hakeim, déjouant les patrouilles allemandes. Si elle n'a pas de nouvelles de sa famille, elle envoie de temps en temps une carte postale, insignifiante dans son message mais rassurant ses filles. Maman est toujours vivante. « *Quand nous l'avons retrouvée, en septembre 1944, nous avons réalisé qu'elle avait été une grande résistante. Mais elle nous a très peu raconté ce qu'elle avait fait.* » Le général de Lattre de Tassigny lui remet lui-même la Légion d'honneur. Mais déjà Simone s'est lancée dans un autre combat. Politique celui-là. En 1945, elle est une des quatre premières femmes à être élues au Conseil municipal de Montpellier.



Simone Demangel et ses trois filles en 1943.

Un livre sur Suzanne Babut

3 questions à Brigitte Claparède l'auteure d'une biographie de Suzanne Babut. À Montpellier, elle a hébergé et caché une cinquantaine de Juifs de 1943 à 1945. Elle a été reconnue Juste parmi les Nations.

Quelles ont été vos sources ?

J'ai eu la chance de pouvoir étudier ses carnets, retrouvés dans les archives familiales et déposés au CRHRD à Castelnaule-Lez. Ils renferment ses notes journalières depuis 1922 jusqu'en 1949. Que pouvait-on espérer de ses carnets tenus sans interruption, même au moment où la priorité était d'agir secrètement ? On devine qu'ils ne décrivent pas vraiment son aide aux Juifs. Mais j'y ai découvert une figure féminine généreuse et inspirée.

Comment raconter son histoire ?

Il me fallait trouver une solution pour rendre compte de son action de Juste pendant les années d'occupation à Montpellier avec très peu de documents. J'ai pensé que je pouvais raconter sa vie en la mettant en intrigue. Il s'agissait de comprendre un moment précis de son existence en le faisant entrer en résonance avec un passé et un futur.

C'est avant tout l'histoire d'une femme ?

Elle est l'une des quelque 400 protestantes françaises et français qui ont apporté leur aide aux Juifs durant les années 40. Elle est un des exemples de la place particulière tenue par les femmes résistantes. Elles étaient souvent d'origine bourgeoise et cultivée, presque toujours seules.

Suzanne Babut-Planchon : une Juste montpelliéraine.

Les quatre jeunes résistants du lycée Joffre

La première célébration de cette année anniversaire a eu lieu le 27 février au lycée Joffre avec la pose d'une plaque en l'honneur de quatre lycéens résistants morts pour la France.

Vol d'armes

Jean-Marie Pitangue est membre du groupe Francs de *Combat*. En 1943, cet élève est en terminale. Il est arrêté pour « propagande antinationale ». Défendu par Me Vincent Badie, il écope de prison avec sursis. Mais cela ne l'arrête pas. Il est très lié avec Raymond Migliaro et tous deux participent à des vols d'armes, au sabotage de matériel allemand et peut-être même au vol des plans de l'aérodrome de Fréjorgues, pilonné par les alliés en mai 1944. Leur dernier coup d'éclat est l'attentat de l'hôtel Métropole, rue du Clos René, dans lequel logent les troupes allemandes. Cela vaut à Jean-Marie d'être arrêté le 6 avril. Il est fusillé le 31 mai 1944, au champ de tir de la Madeleine à Villeneuve-lès-Maguelone.

Attentat

Raymond Migliaro lui aussi est membre des groupes Francs du mouvement *Combat*. Avec Jean-Marie Pitangue qu'il retrouve à la faculté de droit, il participe à de nombreuses actions, dont le vol d'un stock d'armes, rue de l'Imprimerie en 1944, ainsi qu'au sabotage du pont ferroviaire à Castelnau-le-Lez, le 2 avril. Un ouvrage d'art alors gardé par les Allemands. Avec Jean-Marie, il fait partie de l'attentat contre l'hôtel Métropole en jetant des explosifs à l'intérieur de l'établissement. Il est lui aussi fusillé le 31 mai 1944, au côté de son compagnon Pitangue, au champ de tir de la Madeleine à Villeneuve-lès-Maguelone.

Sabotage

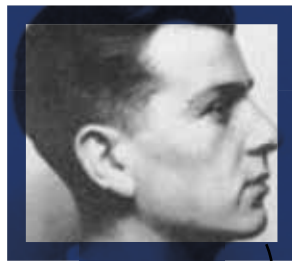
Louis Marres est le fils de l'universitaire Paul Marres, ami de Marc Bloch. Paul encourage les lycéens et les étudiants à s'engager en résistance. À 16 ans, Louis se fait interpellé pour distribution de tracts. En juin 1944, son père échappe à une rafle de la Gestapo. La famille doit alors s'éparpiller et Louis choisit de rejoindre le maquis FTPF (Francs-tireurs et partisans) aux alentours du Bousquet d'Orb. Il participe à des sabotages et son audace est récompensée par le grade de lieutenant FFI. Le 21 août, il se rend à Béziers, via le col de Peytafi. Sa route croise un camion allemand qui vient d'être attaqué par des groupes de maquisards. Au moment où la moto de Louis Marres croise le convoi allemand, les militaires tirent sur Louis et sa passagère qui sont mortellement touchés.

Agent de liaison

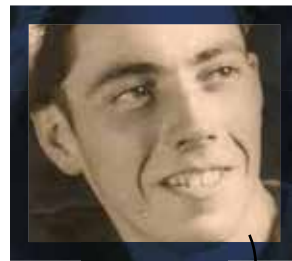
Robert Bonifas rejoint son père au sein des groupes Francs du mouvement *Combat* à Montpellier. Il apporte son aide aux membres du maquis Bir-Hakeim en participant à la remise en état de camions. Il vole ensuite des armes au cœur de l'intendance de police de Montpellier, chemin de Moularès. Une opération menée avec ses anciens camarades de lycée Pitangue et Migliario. Robert Bonifas aurait organisé des groupes d'action résistante au lycée, à la faculté de Médecine et mené une action de diffusion de propagande. Il a aussi été agent de liaison auprès de Gilbert de Chambrun. Il est arrêté avec son père et ils sont déportés au camp de Buchenwald en juin 1944. Robert, très affaibli, y meurt le 8 avril 1945, seulement trois jours avant la libération du camp le 11 avril. Son père revient, la vie sauve, à Montpellier.



Jean-Marie Pitangue
Né le 21 juin 1926 à Talence (33).
Fusillé le 31 mai 1944 à l'âge de 17 ans.



Raymond Migliaro
Né le 7 août 1926 à Miliana, Algérie.
Fusillé le 31 mai 1944 à l'âge de 17 ans.



Louis Marres
Né le 8 novembre 1926 à Montpellier.
Mort au combat le 21 août 1944, à l'âge de 17 ans.



Robert Bonifas
Né le 26 janvier 1926 à Abeilhan (34).
Mort en déportation le 8 avril 1945 à l'âge de 18 ans.



Entourant les élèves acteurs du projet et leur professeur d'histoire, Mathias Gross, Sophie Béjean, rectrice de l'Académie, Sébastien Cote, adjoint au maire délégué aux Affaires militaires, et des représentants des associations mémorielles et patriotiques.

© L. Séverac

Une plaque commémorative

Les noms de quatre jeunes lycéens résistants : Raymond Migliaro, Jean-Marie Pitangue, Louis Marres et Robert Bonifas sont gravés sur la plaque dévoilée lors d'une cérémonie qui s'est déroulée sous les arcades du lycée Joffre en février dernier. Ce dévoilement est l'ultime étape d'un travail mené à l'initiative de Mathias Gross, professeur d'histoire-géographie au lycée Joffre, avec un groupe de six élèves de 1^{re} option histoire-géographie, géopolitique et sciences politiques dans le cadre du Concours National de la Résistance et de la Déportation 2023. Ces derniers sont : Mathilde Brua-Ollier, Jordan Cerf, Carla Depré, Rose Iaconis, Anis Mouzas-Lemanski et Diane Sansillon-Dhompis.

Un travail de mémoire

Grâce à leur important travail de recherche, notamment aux archives départementales, les élèves et leur professeur ont reconstitué le parcours des quatre jeunes résistants qui ont fréquenté en leur temps l'ancien lycée de garçons (aujourd'hui lycée Joffre). Pendant la Seconde Guerre mondiale, ces courageux ont rejoint les rangs de la Résistance alors qu'ils n'étaient pas majeurs. Ils l'ont

malheureusement payé de leur vie. Leurs courtes existences ont pu être retracées dans la mesure du possible, dépeignant leur environnement familial, scolaire, leurs actions de Résistance, jusqu'aux circonstances de leur mort. Une brochure de 60 pages couronne ce travail⁽¹⁾.

Aurions-nous le même courage ?

Le travail de ces élèves a doublement été remarqué et récompensé à l'échelon départemental et académique dans le cadre du concours. Pour Carla Depré, une des élèves ayant participé au projet : « *Nous étudions cette période de la Seconde Guerre mondiale dans les programmes d'histoire. Avec ce travail, nous nous sommes intéressés à des vies de gens simples qui avaient à l'époque notre âge. Cela nous a permis de nous représenter de manière concrète cette période de l'histoire. Nous avons fait un vrai travail d'historien. C'est très émouvant. Ça nous a fait nous poser des questions : si demain on entrait en guerre, est-ce que j'aurais le courage qu'ils ont eu de devenir des résistants ?* »

1. « On est très sérieux quand on a 17 ans – Quatre lycéens dans la Résistance » est disponible au CDI du lycée Joffre au tarif de 2 euros.



Le 14 mars, les autorités et le monde combattant ont célébré la mémoire des fusillés de la Madeleine.

© L. Séverac



Seize stèles rappellent le souvenir de chaque fusillé de la Madeleine.

© L. Séverac



Les enfants de la colonie à l'été 1943.

© Maison d'Izieu / Coll. Succession Sabine Zlatin

ITINÉRAIRE D'UNE TRAGÉDIE

De Montpellier à la colonie d'Izieu

Montpellier. Jeudi 6 avril 1944. Il fait un temps superbe. Interdits de plage par la Kommandantur, les Montpelliérains ont choisi de partir à la campagne. Au 61 cours Gambetta, dans le petit appartement de Berthe Weber, tout est calme. Soudain, on frappe à la porte. Un télégramme. Berthe le tend à sa destinataire, son amie Sabine Zlatin. Quelques mots. Et pas de signature. « *Famille malade. Maladie contagieuse* ». L'histoire révélera, des années plus tard, l'identité de l'expéditrice, secrétaire générale auprès du Préfet de l'Ain, Pierre-Marie Wiltzer. C'est ce dernier qui, au printemps 1943, a indiqué à Sabine Zlatin une grande maison près d'Izieu, pour y abriter la « famille malade » dont parle le télégramme, un groupe de ces enfants juifs que Sabine et Miron, son mari, s'efforcent de sauver de la barbarie nazie.

Sauver les enfants des camps d'Agde et de Rivesaltes

Arrivés de Pologne et de Russie, naturalisés français en 1939, les Zlatin se sont installés à Montpellier au début de la guerre. Infirmière sans poste, en raison des lois antisémites, Sabine Zlatin a découvert les conditions de vie effroyables des juifs étrangers ou

apatrides, internés dans les camps d'Agde et de Rivesaltes. Elle s'engage auprès de l'œuvre de Secours aux Enfants (OSE) et profite de ses visites, et de son uniforme de la Croix-Rouge, pour faire sortir des camps le plus d'enfants possible. Avec la complicité des services de la Préfecture de l'Hérault qui lui délivre les certificats nécessaires. Très vite pourtant, la situation se tend. Avec le débarquement des alliés en Afrique du Nord, en novembre 1942, la zone libre est à son tour envahie par les troupes allemandes. La rafle du Vel d'Hiv, au mois de juillet, a montré aussi une escalade dans la collaboration opérée par le gouvernement de Vichy. Ce jour-là, c'est la police française qui a livré aux autorités nazies plus de 13 000 juifs, dont 4 115 enfants. Un jour qu'elle se rend au camp de Rivesaltes, Sabine Zlatin est prévenue par un gardien : « *Faites attention, les Allemands sont là, en civil !* »

L'abbé Prévost ouvre les portes de son collègue

Sabine Zlatin se tourne alors vers l'abbé Charles Prévost, directeur d'un ancien orphelinat transformé en « collège » : l'Enclos Saint-François. Alors que le siège



Sabine Zlatin

© Bibliothèque municipale de Lyon - Marcos Quinones

“ C'était des innocents ”

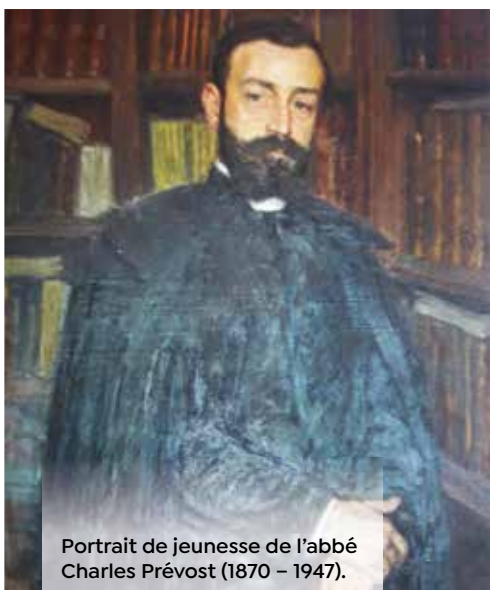
Le mercredi 27 mai 1987, 43 ans après la tragédie d'Izieu, Sabine Zlatin comparait devant la Cour d'Assises du département du Rhône, au Palais de Justice de Lyon, à l'occasion du procès de Klaus Barbie. Elle est âgée de 80 ans, mais n'a rien oublié. À la fin de son témoignage, elle crie son indignation : « Barbie a toujours dit qu'il s'occupait uniquement des résistants et des maquisards. Ça veut dire des ennemis de l'armée allemande. Je demande, les enfants, les 44 enfants, c'était quoi ? C'était des résistants ? C'était des maquisards ? Qu'est-ce qu'ils étaient ? C'était des innocents ! ». À Montpellier, une plaque apposée contre le mur de l'Enclos Saint-François, ainsi qu'une rue Sabine et Miron Zlatin, dans le quartier Port-Marianne, perpétuent leur souvenir.

de la Gestapo, se trouve à quelques mètres de son enceinte, il accepte sans hésitation d'accueillir un petit groupe d'enfants. Et ouvre aussi, à Sabine Zlatin, une grande maison de vacances située sur l'avenue Saint-Maurice, à Palavas. C'est là que, le 26 août 1942, la police française vient rafler une quinzaine d'enfants pour les ramener au camp d'Agde. Ils seront récupérés. Mais cette fois l'alerte est sévère. L'abbé Prévost le dit clairement à Sabine Zlatin : « *Je vous conseille de quitter la région.* »

C'est donc à Izieu, dans une grande maison isolée, dotée de terrasses et de jardins, à une quarantaine de kilomètres de Chambéry, que les Zlatin pensent enfin avoir trouvé le refuge idéal. La zone est sous occupation italienne, donc moins répressive à l'égard des juifs. Au printemps 1943, Miron Zlatin en prend la direction, pendant que son épouse continue d'effectuer des trajets vers Montpellier où elle poursuit ses activités d'assistance. Plusieurs familles de Montpellier lui viennent en aide, comme la famille Pallarès, ou la famille Nichet, qui lui ouvre les portes de son « *château* » de Campestre, à Lodève.

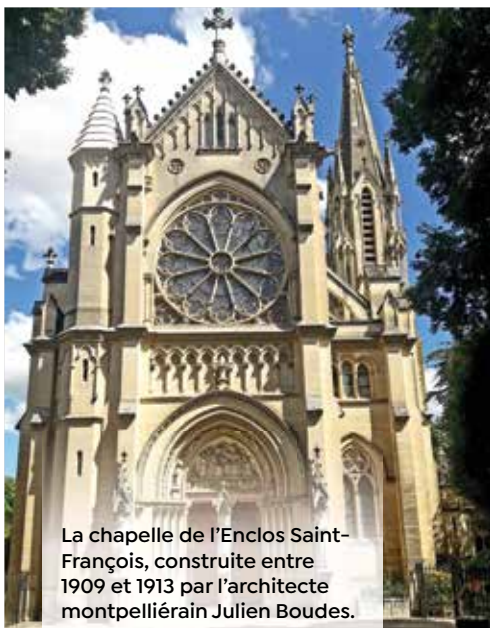
La rafle et la mort

Mais le 8 septembre 1943, avec la capitulation de l'Italie, Izieu tombe à son tour en zone d'occupation allemande. L'étau se resserre. Et Sabine Zlatin revient à Montpellier au début de l'année 1944 auprès de l'abbé Prévost pour exfiltrer en d'autres lieux les enfants d'Izieu. Elle s'y trouve encore, le 6 avril 1944, lorsqu'elle apprend par télégramme la nouvelle de la rafle. Le soir même, elle part pour Vichy, espérant cette fois encore inverser le cours des choses. Mais il est trop tard. Le détachement de la Wehrmacht, sur l'ordre de Klaus Barbie, chef de la Gestapo de Lyon, est arrivé à Izieu au point du jour. C'était le premier jour des vacances de Pâques. Les quarante-quatre enfants de la colonie étaient réunis à la table du petit-déjeuner. Ils étaient âgés de 5 à 17 ans. Ils s'appelaient Jean-Paul, Nina, Max, Elie, Esther, Albert, Renate ou Marta... Tous ont été arrêtés brutalement, jetés dans des camions. Puis transférés à Drancy avec sept adultes de la colonie. Parmi eux, Miron Zlatin, le mari de Sabine. Expédiés ensuite à Auschwitz, ils n'en reviendront pas.



Portrait de jeunesse de l'abbé Charles Prévost (1870 - 1947).

© DR



La chapelle de l'Enclos Saint-François, construite entre 1909 et 1913 par l'architecte montpelliérain Julien Boudes.

© DR



L'artiste peintre Vincent Bioulès, né en 1938 à Montpellier.

© Christophe Ruiz

« JE ME SOUVIENS DES ENFANTS D'IZIEU »

Vincent Bioulès

Fils de Jean Bioulès, maître de chapelle à l'Enclos Saint-François, le peintre Vincent Bioulès a grandi dans la proximité de l'abbé Prévost. Il se souvient de l'arrivée au collège d'un petit groupe d'enfants que rien ne distinguait des autres.

/// Ils sont arrivés un jour en pleine classe. Mais, personnellement, j'ignorais totalement qu'ils fussent protégés, ou juifs. Notre classe s'est tout simplement agrandie d'un coup par la présence de ces garçons qu'on ne connaissait pas. Peut-être avons-nous été un peu surpris au début. Mais, dès que la récréation a sonné, on a joué ensemble au football... L'abbé Prévost les avait dispensés d'aller à la messe, mais pour le reste ils étaient totalement intégrés à la vie du collège. Il a fallu rajouter des lits dans le dortoir et on s'est un peu plus serrés dans la classe. Je devais avoir six ans à l'époque, donc c'est un souvenir un peu flou. D'autant que nous étions tous habillés en blouses. Et puis un jour, ils ont disparu aussi subitement qu'ils étaient venus. ///



Une maison bombardée, avenue de Palavas, durant l'été 44.

© Archives de Montpellier

5 juillet 1944 : sous les bombes

Alertée par la Résistance du mouvement des troupes allemandes vers le front de Normandie, l'aviation anglo-américaine décide d'empêcher leur départ. À Montpellier ; les B-26 Marauders bombardent la gare d'Arènes. Mais le vent déporte plusieurs bombes sur les habitations voisines. Éliet, Lucette et Josy s'en souviennent encore.

« J'habitais rue de Porto et on allait se mettre à table pour déjeuner. Mon père a dit : il faut descendre. Il avait creusé un trou dans le jardin, avec une dalle dessus. » Lucette Domergue se souvient très bien de ce 5 juillet 1944. Elle avait 8 ans. Sa petite voisine de l'époque, Éliet Arnaud, garde, elle aussi, ces moments gravés dans sa mémoire : *« Tous les avions sont arrivés d'un coup, ils ne volaient pas très haut, on les voyait très bien. »* Au son de la sirène d'alarme, Josy Petiot, 5 ans, se précipite dans une tranchée avec ses parents. *« Un éclat d'obus, grand*

comme une main, a traversé la paroi de la tranchée. On était en train de dire la prière. On a cru qu'on allait mourir. »

Nombreuses victimes civiles

Les avions partis, tout le monde, hagard, quitte les abris. Les dégâts sont considérables. Maisons et commerces sont réduits en tas de pierres. *« En sortant, j'ai crié : on n'a plus de maison ! Elle était encore debout mais on ne voyait rien à cause du brouillard. Les obus avaient fait exploser les fenêtres »,* raconte Lucette. L'après-midi se passe à évaluer les destructions et à

procéder au sinistre recensement. On compte 58 morts et 60 blessés. Les parents de Josy s'inquiètent pour leurs proches. *« On s'est précipités chez mes grands-parents qui habitaient le chemin de Moularès et tout le monde s'embrassait. »* Quelques semaines plus tard, les sirènes retentissent à nouveau. Les 13 et 17 août, les bombes tombent sur Fréjorgues et encore Montpellier, cette fois dans le quartier des Aubes. Elles font 5 morts. Une stèle en hommage aux victimes du 5 juillet 1944 a été implantée en cette année anniversaire dans le parc René Dumont.



Les maquisards arrivent à Montpellier.

© DR

Libres ! Enfin libres

En août 1944, l'occupation allemande cesse à Montpellier. La ville reprend goût à la vie, après des années de pénuries, de violences et de terreur. Récit des premiers jours.

Dans la nuit du 19 au 20 août 1944, les Montpelliérains sont réveillés en sursaut. Une explosion vient de détruire le central téléphonique. Dès l'aube, les rues sont encombrées de camions, voitures, charrettes transportant les soldats allemands. Ils s'en vont, l'occupation est terminée à Montpellier. Finies ses longues années de privations, de censure, de propagande totalitaire. Le Débarquement allié en Normandie, deux mois auparavant, avait suscité l'espoir de la délivrance. Celui de Provence, le 15 août, l'avait consolidé. Il était temps. Livrée à la Milice depuis le début de l'année, Montpellier vivait sous la terreur des arrestations, des exécutions arbitraires, des tortures. Une grève générale a été décrétée

clandestinement. Elle est largement suivie, et c'est dans une ville à l'arrêt que partent ce lundi 21 août les derniers occupants. Toute la journée, on voit transiter des garnisons entières de la Wehrmacht, venues de l'Aude et des Pyrénées-Orientales, qui refluent vers la vallée du Rhône.

Fusillade sur la Comédie

Au même moment, on arrache portraits et bustes du maréchal Pétain, les drapeaux tricolores flottent aux fenêtres. Vers 19h, des Montpelliérains se laissent aller aux débordements que connaît la France entière à la Libération. Une milicienne, battue, déshabillée, tondue, est conduite par une foule déchaînée, sur la

“ Nous avons libéré la France, il nous reste à rendre la France au peuple français. Au départ, nous aurons beaucoup de ruines, mais nous ne nous attacherons pas à remettre debout ce qui était autrefois. C'est une nouvelle maison que nous voulons construire, où circule un air pur, où règne la justice sociale, où les travailleurs de ce pays aient le rang qu'ils méritent (...) Faites confiance à la France, c'est-à-dire à vous-mêmes. ”



Jacques Bounin, commissaire de la République, le 28 août 1944, à la Préfecture à Montpellier.

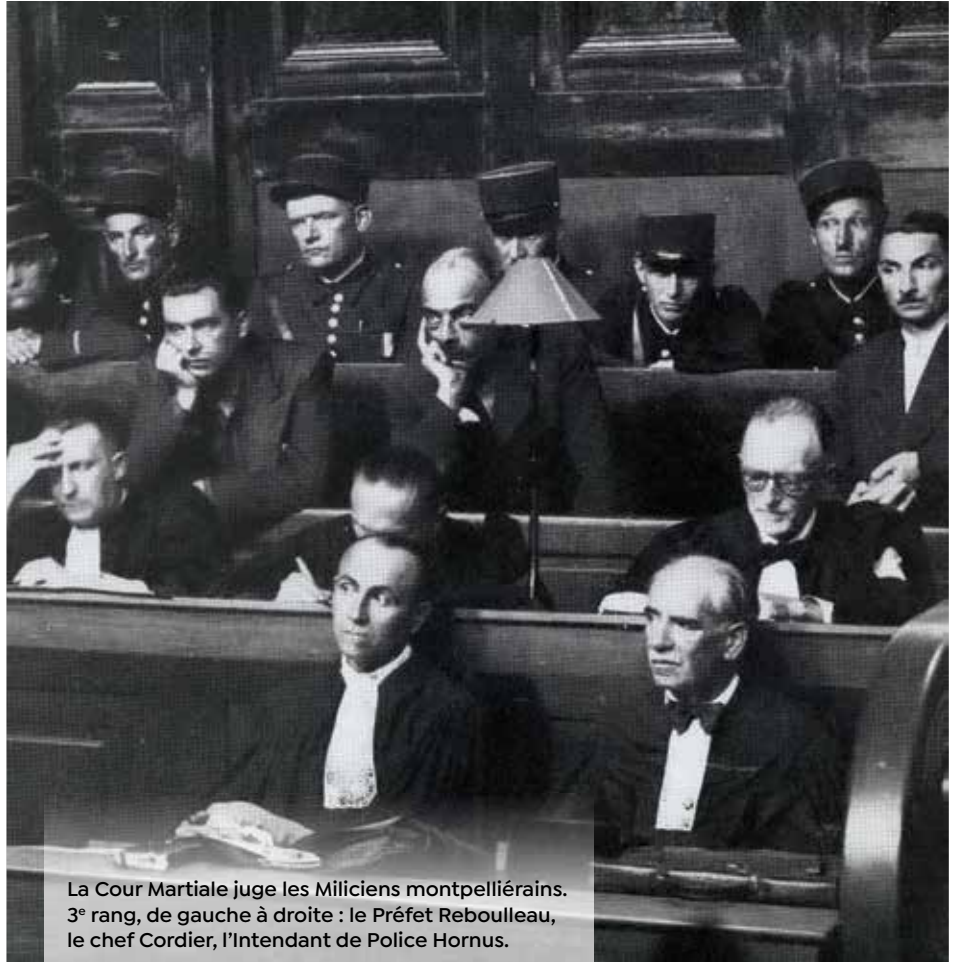
place de la Comédie, où stationne une unité allemande, en transit. Nerveux face à cette foule dont ils ne comprennent pas la langue, pensant être l'objet d'une attaque, les jeunes militaires ouvrent le feu. C'est la panique ! On comptera trois blessés et deux victimes : Van Xuan, un soldat indochinois de 27 ans, et Lucienne Guillemard, 36 ans, qui sortait de la Brasserie Alsacienne, située sur la place.

Aux armes, citoyens !

Le 22 août, la Résistance prend possession de la ville, où le commissaire de la République installe un conseil municipal provisoire, le Comité local de Libération (CLL). L'ancien secrétaire général de la mairie, Émile Martin, le préside.

L'entrée à Montpellier des hommes du « Maquis Bir-Hakeim », le 25 août, se fait sous les ovations de la foule massée depuis l'avenue de Lodève jusqu'à la place de la Comédie où se sont rassemblés des milliers de Montpelliérains qui reprennent *La Marseillaise* une bonne centaine de fois.

Ces premiers jours de liberté, sous le soleil d'été, sont ceux de la liesse quotidienne. Tout le monde est dehors, des bals s'improvisent sur les places, on s'embrasse et on se félicite dans les rues. Le pain ne manque pas grâce aux stocks de farine abandonnés par les Allemands. Une presse libre (*Midi Libre*, *La Voix de la Patrie*) circule dès le 27 août.



La Cour Martiale juge les Miliciens montpelliérains. 3^e rang, de gauche à droite : le Préfet Reboulleau, le chef Cordier, l'Intendant de Police Hornus.

© DR



Les dernières colonnes allemandes quittent Montpellier pour toujours entre le 19 et le 21 août.

© DR

Les combats de Montferrier (25 août 1944)

Contexte : L'armée allemande évacue le sud de la France. Contraintes de contourner Montpellier, les troupes empruntent des axes secondaires mais propices aux embuscades. Montferrier est un point de convergence des colonnes ennemies. La veille, six habitants innocents y ont été assassinés par les soldats de passage.

Les forces : Un millier de résistants, mêlant les maquis Valmy et Clermont-l'Hérault, les FTP du groupe Vincent, les soldats coloniaux du lieutenant-colonel Méart mais aussi les Milices patriotiques et des guérilleros espagnols. Ils doivent attaquer une colonne de 600 soldats allemands.

L'opération : Dans la matinée, les troupes françaises attaquent l'arrière-garde de la colonne allemande. La bataille fait rage toute la journée. Elle est acharnée des deux côtés. La supériorité de feu des soldats allemands rend les combats indécis.

Bilan : Succès total. La colonne est affaiblie dans sa retraite. L'ennemi perd une dizaine d'hommes, une soixantaine est blessée. Des vivres, munitions, carburants mais aussi de l'armement (plusieurs mitrailleuses et un canon) sont récupérés. Côté résistants, on déplore cinq morts et six blessés.

La ville en liesse

Le débarquement des troupes alliées en Provence, le 15 août 1944, sonne la libération du Midi. Le lundi 21 août, la population de Montpellier commence à pavoiser les rues. Et, le 2 septembre, le général De Lattre de Tassigny fait une entrée triomphale dans la ville.



Le général De Lattre de Tassigny acclamé par la population, rue de la Loge.



© Archives de Montpellier

Jean de Lattre de Tassigny
(1889-1952)

Ancien commandant du XVI^e corps d'armée de Montpellier, le général Jean de Lattre de Tassigny est bien connu des Montpelliérains. Sa popularité s'est accrue lorsque, le 11 novembre 1942, lors de l'occupation de la zone libre, il quitte la ville pour organiser la résistance. Arrêté, emprisonné à Montluc, il réussit à s'évader puis à rejoindre les FFL, où il s'illustre de la France à l'Italie en passant par l'Afrique.

Alors qu'à Montpellier la nouvelle administration se met en place, le 25 août, c'est une foule en liesse qui accueille les camions du maquis de Mourèze arrivés par l'avenue de Lodève. Suivront, deux jours plus tard, les troupes FFI sous le commandement de Carrel. Et le lundi 28 août, depuis le balcon de la Préfecture, Emmanuel d'Astier de la Vigerie, ministre de l'intérieur, annonce l'arrivée prochaine du général de Lattre de Tassigny : « *Sa joie de vous revoir n'a d'égale que celle que vous aurez à l'acclamer.* »



Formation du cortège au Peyrou.

© Archives de Montpellier

Le défilé des tanks et des troupes, la foule en liesse

L'entrée du général de Lattre de Tassigny, le 2 septembre 1944, clôture brillamment à Montpellier les journées de la Libération. Depuis le début de l'après-midi, la foule a envahi les rues. À 17h, par la route de Nîmes, arrivent les formations blindées, puis les estafettes à moto. Les acclamations saluent l'apparition du général en tenue

de campagne couleur kaki, ses cinq étoiles en or sur les épaules. C'est à pied, depuis le bas de la rampe du Peyrou, qu'il rejoint l'Arc de triomphe, où il est accueilli par les officiels de la Ville. Puis commence, aux accents de *La Marseillaise*, la descente triomphale jusqu'à la place de la Comédie, avant l'hommage au Monument aux Morts sur l'Esplanade, suivi du défilé des tanks et des troupes. Le général s'empresse ensuite de rejoindre l'hôtel du Quartier Général. Montpellier est libre, mais la guerre n'est pas terminée.



Les formations motorisées se rassemblent pour le défilé, place de la Préfecture.

© Archives de Montpellier

CHARLY SAMSON

📅 né le 7 avril 1928
à Montpellier.

Contrôleur à la retraite
chargé du logement au
service d'action sociale
de la CAF de 1943 à 1983,
chansonnier, poète, auteur,
écrivain, conférencier.

“
J’ai eu la
chance de
vivre cette
époque
historique
de la
Libération
”

Charly Samson et son carnet

Une vie d'exception

À 96 ans, il a une forme olympique, une insatiable curiosité intellectuelle. Passionné et passionnant, débordant d'humour et de fantaisies, Charly Samson, un homme aux talents multiples, témoin privilégié de l'Histoire.

Des souvenirs intacts

« À 16 ans, dans un petit carnet, je consignais, jour par jour, tous les événements, raconte Charly Samson. J'ai récemment retrouvé mes carnets. J'étais ému en relisant celui de 1944. » C'est un objet d'une valeur inestimable qui a résisté au temps, écriture en pattes de mouche : Mardi 29 août 1944 : Dans la matinée, j'entends dire que le général de Lattre de Tassigny arrivera aujourd'hui, certains précisent à 10 heures ; le bruit circule en ville d'une prochaine évacuation. (...) À 15h30, j'entends dire que des avions anglo-américains avaient atterri à Fréjorgues. À 18h30, le centre d'information à l'angle de la Grand'Rue et de la rue de la Loge annonce que des troupes françaises auraient traversé Nîmes, se dirigeant vers

Montpellier. « Alors au crépuscule, je cours vite au faubourg de Nîmes. Je vois deux camions passer, puis les phares d'une jeep. Je distingue le pompon rouge d'un marin et un chauffeur en kaki à côté de lui, je comprends que ce sont des Français. » À cette période, la chanson était son quotidien. Il a écrit ses premières chansons à 13 ans. Yves Favier, parolier de Fernandel, l'a pris en main ; Charly se lance dans des tours de chant.

Femmes tondues

« À 16 ans, je fus enrôlé au STO à Mireval pour nettoyer des obus. Montpellier a été libérée le 31 août 1944. Pour nous, la guerre était finie, il y avait beaucoup de bals. Mais tout n'était pas idyllique. En pleine nuit, quelqu'un frappe à la porte d'en face de chez nous rue Pasteur : Jules dépêche-toi, descends tu vas être en retard ! En fait, ils allaient au "spectacle", voir les exécutions dans les fossés du Polygone ; j'étais choqué, ces mots résonnent encore aujourd'hui. Le jeudi 31 août, j'ai vu, sur une charrette, place de la Chapelle-Neuve, des femmes tondues se faire insulter. » Charly Samson se produisait souvent à radio Languedoc qui, le 12 mai 1945, a diffusé *J'ai retrouvé le petit bal*, composée pour la Libération de Montpellier et *Les clochet sonnent*, pour la victoire. « J'ai eu la chance de vivre cette époque historique. L'été 1944, celui de la Libération tant attendue, je l'ai vécu de la modeste place d'un gamin de 16 ans, conscient d'être le témoin d'une période exceptionnelle. »

© C. Marson



Charly Samson à son domicile, le 23 mai 2024.



PAROLES DE TÉMOINS



Éliane Gasset : une époque où il ne fallait pas parler trop fort

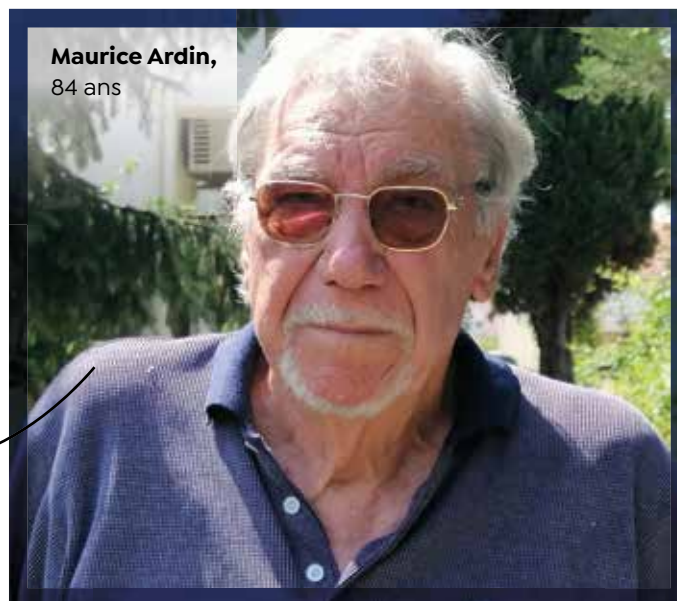
Pendant la guerre, nous habitions rue Sainte-Ursule à côté de la caserne Grossetti (aujourd'hui Agora de la danse) qui était la prison des femmes. À chaque sirène, on descendait à la cave. On faisait très attention car, juste au-dessus, on avait un couple de miliciens. Notre facteur a disparu du jour au lendemain. C'était une époque où il ne fallait pas parler trop fort. Après le premier bombardement, on est partis se mettre à l'abri à Lodève, où nous avions des parents. Une partie de ma famille habitait à côté du parc Rimbaud, à la Courte Oreille. Ma tante y avait son domaine et on y allait le dimanche. C'était magnifique. En août, leur maison a été entièrement soufflée par un bombardement. Ma cousine est restée coincée dans une tranchée. Elle en a été traumatisée toute sa vie. Mon père, qui travaillait à l'usine électrique, était chez les commerçants à 4h du matin, ma mère le relayait et rentrait à 10h souvent sans rien. J'ai mangé des mamelles de vache qu'on me ramenait de la triperie. On avait un petit jardin, on s'en sortait cahin-caha. À la Libération, à la reprise de la saison lyrique au théâtre, on jouait *La cocarde de Mimi-Pinson*. Nous y étions au 3^e rang de face avec mon père, ma sœur et moi. J'avais 13 ans. Dès la fin du spectacle, avec les acteurs, tout le public a entonné *Le chant du départ (la victoire en chantant)*, le poing levé, à tue-tête. C'était poignant. Nous pleurions tous, dans les bras des uns et des autres.

“ À la Libération, il y avait des centaines de casques allemands sur le bord de la route ”

“ Au-dessus de chez nous, on avait un couple de miliciens. Alors, on faisait attention ”

Maurice Ardin : notre maison a été détruite par les bombes

J'avais 4 ans mais je me souviens comme si c'était hier des bombardements du 5 juillet 1944. Mes parents habitaient chemin 110 de Montels (entre la piscine de Maurin et le stade de Cholet). Quand la sirène a sonné, nous étions dans une tranchée sous un abricotier à côté du bureau où on pesait les camions d'engrais. Les avions visaient la gare d'Arènes mais le secteur de Cholet a reçu 28 bombes dont une qui nous est tombée à quelques mètres. Notre maison a été complètement détruite. Nous n'avions plus rien mais on était en vie. Juste à côté, la famille Aussel, avec sept enfants, n'a jamais été retrouvée. Quand mon oncle est arrivé à vélo et qu'il a vu mon père, il est tombé dans les pommes devant lui. Par la suite, on a longtemps vécu dans un baraquement en bois. De la Libération, j'ai une image en tête. Autour du pont de Cholet, il y avait plusieurs centaines de casques allemands sur le bord de la route. Quand ils se sont rendus, ils ont tout jeté. Depuis les charrettes qui passaient devant nous, ils nous balançaient même des paquets de biscuits.



80^e ANNIVERSAIRE DE LA LIBÉRATION

DE MONTPELLIER

31 AOÛT
1^{ER} SEPT. 2024

> PROMENADE DU PEYROU
> PLACE DE LA COMÉDIE

CÉRÉMONIE
PATRIOTIQUE
CONFÉRENCE
CINÉMA
ANIMATIONS
EXPOSITIONS
RECONSTITUTION
HISTORIQUE
GRAND BAL
POPULAIRE



PLUS D'INFOS SUR :

MONTPELLIER.FR/80ANSLIBERATION



MONTPELLIER
FÊTE SA LIBERTÉ